

CLÉA CHOPARD  
STÉPHANIE ROSIANU

PAS PLUS DE 40 SIGNES ET ON COMPTE LES ESPACES

Pas plus de 40 signes et on compte les espaces  Pas plus de 40 signes et on compte les espaces  Pas plus de 40 signes et on compte les espaces 

BENJAMIN Walter, «La tache du traducteur», in Oeuvres 1, trad. de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rush, Paris: Gallimard, coll. «Folio essais», 2000.

## La tâche du traducteur<sup>1</sup>

l'essence de l'homme en général. De même, l'art présuppose l'essence corporelle et intellectuelle de l'homme, mais dans aucune de ses œuvres il ne présuppose son attention. Car aucun poème ne s'adresse au lecteur, aucun tableau au spectateur, aucune symphonie à l'auditoire.

Une traduction est-elle faite pour les lecteurs qui ne comprennent pas l'original? Cela suffit, semble-t-il, pour expliquer la différence de niveau artistique entre une traduction et l'original. C'est en outre, semble-t-il, la seule raison qu'on puisse avoir de redire « la même chose ». Mais que « dit » une œuvre litté-

1. N. d. T.: Première publication dans Charles Baudelaire, *Tableaux parisiens*, traduction et avant-propos sur la tâche du traducteur par Walter Benjamin, Heidelberg, Richard Weißbach, 1923. (RR)

raire? Que communique-t-elle? Très peu à qui la comprend. Ce qu'elle a d'essentiel n'est pas communication, n'est pas message. Une traduction cependant, qui cherche à transmettre ne pourrait transmettre que la communication, et donc quelque chose d'essentiel. C'est là, d'ailleurs, l'un des signes auxquels se reconnaît la mauvaise traduction. Mais ce que contient une œuvre littéraire en dehors de la communication — et même le mauvais traducteur conviendra que c'est l'essentiel — n'est-il pas généralement tenu pour l'insaisissable, le mystérieux, le « poétique »? Pour ce que le traducteur ne peut rendre qu'en faisant lui-même œuvre de poète? D'où, en effet, un second signe caractéristique de la mauvaise traduction, qu'il est par conséquent permis de définir comme une transmission inexacte d'un contenu inessentiel. Rien n'y fait tant que la traduction prétend servir le lecteur. Si elle était destinée au lecteur, il faudrait que l'original aussi le fût. Si ce n'est pas là la raison d'être de l'original, comment pourrait-on comprendre alors la traduction à partir de ce rapport?

De même que les manifestations de la vie, sans rien signifier pour le vivant, sont avec lui dans la plus intime corrélation, ainsi la traduction procède de l'original. Certes moins de sa vie que de sa « survie ». Car la traduction vient après l'original et, pour les

œuvres importantes, qui ne trouvent jamais leur traducteur prédestiné au temps de leur naissance, elle caractérise le stade de leur survie. C'est, en effet,



sa signification. Ainsi la finalité de la traduction consiste, en fin de compte, à exprimer le rapport le plus intime entre les langues. Il lui est impossible de révéler, de créer ce rapport caché lui-même ; mais

ciatrice. — Mais le rapport ainsi conçu, ce rapport très intime entre les langues, est celui d'une convergence originale. Elle consiste en ce que les langues ne sont pas étrangères les unes aux autres, mais, *a priori* et abstraction faite de toutes relations historiques, apparentées en ce qu'elles veulent dire.

Avec cette tentative d'explication il semble, à vrai dire, qu'après de vains détours nous débouchions à nouveau sur la théorie traditionnelle de la traduction. Si dans les traductions doit s'attester la parenté entre les langues, comment le pourrait-elle, sinon

par la transmission la plus exacte possible de la forme et du sens de l'original ? Certes, sur le concept de cette exactitude, la théorie en question ne saurait guère s'exprimer et, en dernière instance, serait incapable de rendre compte de ce qui est essentiel dans les traductions. Mais en vérité la parenté des langues s'atteste dans une traduction de façon beaucoup plus profonde et plus déterminée que dans la ressemblance superficielle et indéfinissable entre deux œuvres littéraires. Pour saisir le rapport authentique entre original et traduction, il faut procéder à un examen dont le propos est tout à fait analogue aux raisonnements par lesquels la critique de la connaissance doit démontrer l'impossibilité de la théorie du reflet. De même que, là, on montre qu'il ne saurait y avoir dans la connaissance, si elle consistait en reflets du réel, aucune objectivité, ni même aucune prétention à l'objectivité, ici, on peut prouver qu'aucune traduction ne serait possible si son essence ultime était de vouloir ressembler à l'original. Car dans sa survie, qui ne mériterait pas ce nom si elle n'était mutation et renouveau du vivant, l'original se modifie. Même les mots bien définis continuent à mûrir. Ce qui, du temps d'un auteur, a pu être une tendance de son langage littéraire peut être épuisé par la suite ; des tendances immanentes peuvent surgir à neuf de la forme créée. Ce qui avait une résonance jeune peut ensuite paraître usé, ce qui était d'usage courant peut prendre une résonance archaïque. Chercher l'essentiel de telles mutations, comme aussi du changement constant du sens, dans la subjectivité des générations suivantes et non dans la vie la plus propre du langage et de ses œuvres, ce serait — en concédant même le psychologisme le plus cru — confondre la cause et l'essence d'une chose, mais, à parler plus rigoureusement, ce serait, par impuissance de pensée, nier l'un des processus

historiques les plus puissants et les plus féconds. Et

totale<sup>u</sup>ment avec les siècles, la langue maternelle du traducteur se modifie elle aussi. Disons plus : alors que la parole de l'écrivain survit dans sa propre langue, le destin de la plus grande traduction est de s'intégrer au développement de la sienne et de périr quand cette langue s'est renouvelée. La traduction

qu'il est clair en général que parenté n'implique pas nécessairement ressemblance. Dans ce contexte, le

indispensable. — En quoi peut consister la parenté de deux langues si elle n'est pas historique ? Pas plus, en tout cas, dans la ressemblance des œuvres que dans celle des mots dont elles sont faites. Toute parenté transhistorique entre les langues repose bien plutôt sur le fait qu'en chacune d'elles, prise comme un tout, une seule et même chose est visée qui, néanmoins, ne peut être atteinte par aucune d'entre elles isolément, mais seulement par la totalité de leurs

intentions complémentaires, autrement dit le pur langage. En effet, alors que, dans des langues étrangères les unes aux autres, tous les éléments singuliers, les mots, les phrases, les enchaînements s'excluent, ces langues se complètent dans leurs intentions mêmes. Pour saisir exactement cette loi, une des lois fondamentales de la philosophie du langage, il faut, à l'intérieur de l'intention, distinguer ce qui est visé de la manière dont on le vise. Dans « Brot » et « pain », le visé est assurément le même, mais non la manière de le viser. Car en raison de ce mode de visée les deux mots signifient quelque chose de différent pour l'Allemand et le Français, ne sont pas pour eux interchangeable et même, en fin de compte, tendent à s'exclure l'un l'autre, alors que, pour ce qui concerne le visé, pris absolument, ils signifient une seule et même chose. Tandis que la manière de viser est en opposition dans ces deux mots, elle se complète dans les deux langues d'où ils proviennent. En elles, en effet, se complète la manière de viser, pour constituer le visé. Dans les langues prises une à une et donc incomplètes, ce qu'elles visent ne peut jamais être atteint de façon relativement autonome, comme dans les mots ou les phrases pris séparément, mais est soumis à une mutation constante, jusqu'à ce qu'il soit en état de ressortir, comme langage pur, de l'harmonie de tous ces modes de visée. Jusqu'alors il reste dissimulé dans les langues. Mais, lorsqu'elles croissent de la sorte jusqu'au terme messianique de leur histoire, c'est à la traduction, qui tire sa flamme de l'éternelle survie des œuvres et de la renaissance indéfinie des langues, qu'il appartient de mettre toujours derechef à l'épreuve cette sainte croissance des langues, pour savoir à quelle distance de la Révélation se tient ce qu'elles dissimulent, combien il peut devenir présent dans le savoir de cette distance.

C'est concéder par là même, il est vrai, que toute

traduction est une manière pour ainsi dire provisoire de se mesurer à ce qui rend les langues étrangères l'une à l'autre. Une solution de cette extranéité qui

vain, car le rapport de la teneur au langage est tout à fait différent dans l'original et dans la traduction. En effet, si, dans l'original, teneur et langage forment une certaine unité comparable à celle du fruit et de sa peau, le langage de la traduction enveloppe sa teneur comme un manteau royal aux larges plis. Car

il renvoie à un langage supérieur à lui-même et reste ainsi, par rapport à sa propre teneur, inadéquat, forcé, étranger. Ce caractère impropre empêche tout

Elle consiste à découvrir l'intention, visant la langue dans laquelle on traduit, à partir de laquelle on éveille en cette langue l'écho de l'original. C'est là

de teneurs langagières. La traduction, cependant, ne se voit pas, comme l'œuvre littéraire, pour ainsi dire plongée au cœur de la forêt alpestre de la langue; elle se tient hors de cette forêt, face à elle, et, sans y pénétrer, y fait résonner l'original, au seul endroit chaque fois où elle peut faire entendre l'écho d'une œuvre écrite dans une langue étrangère. Non seulement son intention vise autre chose que ne le fait celle de l'œuvre littéraire, à savoir une langue dans son ensemble à partir d'une œuvre d'art singulière écrite en une langue étrangère, mais elle-même est autre: l'intention de l'écrivain est naïve, première, intuitive; la sienne est dérivée, ultime, idéelle. Car son travail est animé par le grand motif d'une intégration des nombreuses langues pour former un seul langage vrai. Or, ce langage est celui dans lequel les différentes phrases, œuvres et jugements, pris un à un, ne parviennent jamais à s'entendre — et auront donc toujours besoin de la traduction —, mais où les langues elles-mêmes, complétées et réconciliées dans leur manière de signifier, tombent d'accord. Si jamais un langage de la vérité existe, où les ultimes secrets, que toute pensée s'efforce de révéler, sont conservés sans tension et eux-mêmes silencieux, ce langage de

que tend tout ce qui vient d'être dit. Fidélité et liberté — liberté de la restitution conforme au sens et, au service de cette restitution, fidélité au mot —, voilà les concepts que l'on invoque traditionnellement dans toute discussion concernant les traductions. Ils ne semblent plus pouvoir servir à une théorie qui, dans la traduction, cherche autre chose que la restitution du sens. Certes, l'usage traditionnel de ces concepts voit toujours subsister entre eux une contradiction insoluble. En effet, que peut apporter la fidélité s'il s'agit de restituer le sens? Une traduction qui rend fidèlement chaque mot ne peut presque jamais restituer pleinement le sens qu'a le mot dans l'original. Car, selon sa signification littéraire pour l'original, ce sens ne s'épuise pas dans ce qui est visé, mais acquiert justement cette signification par la manière dont ce qui est visé est lié, dans le mot déterminé, au mode de la visée. C'est ce qu'on exprime généralement en disant que les mots portent avec eux une tonalité affective. À plus forte raison, la littéralité syntaxique met un terme à toute restitution du sens et risque de conduire tout droit à l'inintelligible. Les

de corrélations plus pertinentes. Car, de même que les débris d'un vase, pour qu'on puisse reconstituer

le tout, doivent s'accorder dans les plus petits détails, mais non être semblables les uns aux autres, ainsi, au lieu de s'assimiler au sens de l'original, la traduction doit bien plutôt, amoureusement et jusque dans le détail, adopter dans sa propre langue le mode de visée de l'original, afin de rendre l'un et l'autre reconnaissables comme fragments d'un même vase, comme fragments d'un même langage plus grand.

comme une œuvre originale de sa propre langue. Au contraire, ce que signifie sa fidélité assurée par la littéralité, c'est que l'œuvre exprime le grand désir d'une complémentarité des langues. La vraie traduction est transparente, elle ne cache pas l'original, ne l'éclipse pas, mais laisse, d'autant plus pleinement, tomber sur l'original le pur langage, comme renforcé par son propre médium. C'est ce que réussit

devenir même des langues. Or ce qui cherche à se représenter, voire à se réaliser dans le devenir des langues, c'est ce noyau même du pur langage. Mais si celui-ci, même caché ou fragmentaire, est présent pourtant dans la vie comme le symbolisé même, il n'habite dans les œuvres que symbolisant. Si cette ultime essence, qui est bien le pur langage lui-même, dans les langues n'est liée qu'à du langagier et à ses mutations, dans les œuvres elle est affligée du sens lourd et étranger. La libérer de ce sens, du symbolisant faire le symbolisé même, réintégrer au mouvement de la langue le pur langage qui a pris forme, tel est le prodigieux et l'unique pouvoir de la traduction. Dans ce pur langage qui ne vise et n'exprime plus rien, mais, parole inexpressive et créatrice, est ce qui est visé par toutes les langues, finalement toute communication, tout sens et toute intention se heurtent à une strate où leur destin est de s'effacer. Or c'est cette strate précisément qui confirme que la liberté de la traduction possède une

légitimité nouvelle et supérieure. Cette liberté ne doit pas son existence au sens de la communication, auquel précisément la tâche de la fidélité est de faire échapper. Bien au contraire, pour l'amour du pur langage, c'est vis-à-vis de sa propre langue que l'on exerce sa liberté. Racheter dans sa propre langue ce pur langage exilé dans la langue étrangère, libérer en le transposant le pur langage captif dans l'œuvre, telle est la tâche du traducteur. Pour l'amour du pur langage, il brise les barrières verrouillées de sa propre langue : Luther. Voss. Hölder-



traduction. Voici ce qu'écrit Pannwitz<sup>1</sup>: « nos traductions même les meilleures partent d'un faux principe voulant germaniser le sanscrit le grec l'anglais au lieu de sanscritiser d'helléniser d'angliciser l'allemand. Elles ont beaucoup plus de respect pour les usages de leur propre langue que pour l'esprit de l'œuvre étrangère. [...] l'erreur fondamentale du traducteur est de conserver l'état contingent de sa propre langue au lieu de la soumettre à la puissante action de la langue étrangère. Surtout lorsqu'il traduit d'une langue très éloignée il lui faut remonter aux éléments ultimes de la langue même là où se rejoignent mot image son il lui faut élargir et approfondir sa propre langue au moyen de la langue étrangère on n'imagine pas à quel point la chose est possible jusqu'à quel degré une langue peut se transformer à quel point de langue à langue il n'y a guère plus de différence que de dialecte à dialecte mais cela non point quand on les prend trop à la légère au contraire quand on les prend assez au sérieux. »

À quel point une traduction peut correspondre à l'essence de cette forme, la traductibilité de l'original le déterminera objectivement. Moins le langage de l'original a de valeur et de dignité, plus il est communication, moins la traduction peut y trouver son compte, jusqu'à ce que la totale prédominance de ce sens, bien loin d'être le levier d'une traduction formellement achevée, en ruine la possibilité. Plus une œuvre est de haute qualité, plus elle reste, même dans le plus fugitif contact avec son sens, susceptible encore d'être traduite. Cela ne vaut, bien entendu, que pour des textes originaux. Les traduc-

1. N. d. T.: Comme Stefan George, Pannwitz ignore les majuscules et les virgules. (RR)

tions, en revanche, se révèlent intraduisibles, non parce qu'elles seraient trop chargées de sens, mais parce qu'elles le sont de manière trop fugitive. À cet

Hölderlin. Le sens y tombe de précipice en précipice, jusqu'à risquer de se perdre dans les gouffres sans fond de la langue. Mais il existe un point d'arrêt. Aucun texte ne le garantit, cependant, hors du texte sacré, où le sens a cessé d'être la ligne de partage entre le flot du langage et le flot de la Révélation. Là où le texte, immédiatement, sans l'entremise

ORTEGA y GASSET José, *Misère et splendeur de la traduction*, trad. sous la direction de François Géral, Paris: les Belles Lettres, coll. «traductologies», 2013.



ininteligibles o por lo menos muy difíciles de entender a los hombres que hablan la lengua auténtica en que aparentemente están escritos.

— En juego limpio no tengo más remedio que dar a usted la razón y además decirle que comienzo a entrever ciertos misterios de la relación verbal entre hombre y hombre que no había hasta ahora advertido.

— Y yo, a mi vez, entreveo que es usted una especie de último abencerraje, último superviviente de una fauna desaparecida, puesto que es usted capaz, frente a otro hombre, de creer que es el otro y no usted quien tiene razón. En efecto: el asunto de la traducción, a poco que lo persigamos, nos lleva hasta los arcanos más recónditos del maravilloso fenómeno que es el habla. Aun ateniéndonos a lo más inmediato que nuestro tema ofrece, tendremos por ahora bastante. En lo dicho hasta aquí me he limitado a fundar el utopismo del traducir en que el autor de un libro no matemático ni físico, ni, si usted quiere, biológico, es un escritor en algún buen sentido de la palabra. Esto implica que ha usado su lengua nativa con un prodigioso tacto, logrando dos cosas que parece imposible cohesionar: ser inteligible, sin más, y a la vez modificar el uso ordinario del idioma. Esta doble operación es más difícil de ejecutar que andar por la cuerda floja. ¿Cómo podremos exigirla de los traductores corrientes? Mas, tras esta primera dificultad que ofrece la versión del estilo personal nos aparecen nuevas capas de dificultades. El estilismo personal consiste, por ejemplo, en que el autor desvía ligeramente el sentido habitual de la palabra, la obliga a que el círculo de objetos

même de biologie, est en quelque sorte un écrivain au bon sens du terme. Cela implique qu'il s'est servi de sa langue natale avec un tact prodigieux, réalisant deux objectifs en apparence inconciliables : être intelligible, ni plus ni moins, tout en modifiant l'usage courant de la langue. Cette double opération est plus difficile à réaliser que de marcher sur la corde raide. Comment pourrions-nous l'exiger d'un traducteur ordinaire ? Or, derrière cette première difficulté que présente la transposition du style personnel, de nouvelles couches de difficultés nous apparaissent. La manière particulière d'un auteur consiste, par exemple,

que designa no coincida exactamente con el círculo de objetos que esa misma palabra suele significar en su uso habitual. La tendencia general de estas desviaciones en un escritor es lo que llamamos su estilo. Pero es el caso que cada lengua comparada con otra tiene también su estilo lingüístico, lo que Humboldt llamaba su « forma interna ». Por tanto, es utópico creer que dos vocablos pertenecientes a dos idiomas y que el diccionario nos da como traducción el uno del otro, se refieren exactamente a los mismos objetos. Formadas las lenguas en paisajes diferentes y en vista de experiencias distintas, es natural su incongruencia. Es falso, por ejemplo, suponer que el español llama « bosque » a lo mismo que el alemán llama *Wald*, y, sin embargo, el diccionario nos dice que *Wald* significa « bosque ». Si hubiera humor para ello sería excelente ocasión para intercalar un « aria de bravura » describiendo el bosque de Alemania en contraposición al bosque español. Hago gracia a ustedes de la canción, pero reclamo su resultado: la clara intuición de la enorme diferencia que entre ambas realidades existe. Es tan grande, que no sólo ellas son de sobra incongruentes, sino que lo son casi todas sus resonancias intelectuales y emotivas.

Los perfiles de ambas significaciones son incoincidentes como las fotografías de dos personas hechas la una sobre la otra. Y como en este caso nuestra vista vacila y se marea sin conseguir quedarse con uno u otro perfil ni formarse un tercero, imaginemos la vaguedad penosa que nos dejará la lectura de miles de palabras a quienes esto

à dévier légèrement le sens habituel du mot, le forçant à désigner un cercle d'objets qui ne coïncide pas exactement avec le cercle d'objets que le même mot signifie dans son usage ordinaire. Chez un écrivain, l'orientation générale de ces déviations est ce que nous appelons son style. Mais le fait est que toute langue, comparée à d'autres, possède également un style linguistique qui lui est propre, ce que Humboldt dénommait sa « forme interne ». C'est pourquoi il est utopique de croire que deux vocables appartenant à deux langues différentes, et que le dictionnaire nous donne comme équivalents, se réfèrent exactement aux mêmes objets. Les langues étant formées dans des environnements différents et au vu d'expériences distinctes, cette inadéquation est naturelle. Il est faux, par exemple, de supposer que le mot *bosque* se rapporte à ce que l'allemand appelle *Wald*, et pourtant, le dictionnaire nous dit que *Wald* signifie *bosque*. Si le cœur nous en disait, ce serait une excellente occasion de glisser ici une *aria di bravura* décrivant la forêt d'Allemagne en contrepoint de la forêt espagnole. Je vous fais grâce du couplet, mais j'en revendique le résultat : la claire intuition de l'énorme différence qui sépare ces deux réalités. Elle est si grande qu'il n'y a pas seulement un visible défaut d'adéquation entre elles, mais aussi entre presque toutes leurs résonances intellectuelles et affectives.

acontece. Son, pues, unas mismas causas las que producen en la imagen visual y en el lenguaje el fenómeno del *flo*. La traducción es el permanente *flo* literario, y como, de otra parte, lo que solemos llamar tontería no es sino el *flo* del pensamiento, no extrañemos que un autor traducido nos parezca siempre un poco tonto.

de vague que nous laissera, à nous qui subissons ce phénomène, la lecture de milliers de mots. Ce sont donc des causes identiques qui produisent, dans l'image visuelle et dans le langage, le phénomène du *flo*<sup>2</sup>. La traduction,

2. En français dans le texte.

lengua puede formular todo pensamiento, sino si todas pueden hacerlo con la misma facilidad e inmediatez. La lengua vasca será todo lo perfecta que Meillet quiera, pero el caso es que se olvidó de incluir en su vocabulario un signo para designar a Dios y fue menester echar mano del que significaba « señor de lo alto » – *Jaungoikua*. Como hace siglos desapareció la autoridad señorial, *Jaungoikua* significa hoy directamente Dios, pero hemos de ponernos en la época que se vio obligada a pensar Dios como una autoridad política y mundanal, a pensar Dios como gobernador civil o cosa por el estilo. Precisamente, este caso nos revela que, faltos de nombre para Dios, costaba mucho trabajo a los vascos pensarlo: por eso tardaron tanto en convertirse al cristianismo y el vocablo indica que fue necesaria la intervención de la policía para meter en sus cabezas la idea pura de la divinidad. De modo que la lengua no sólo pone dificultades a la expresión de ciertos pensamientos, sino que estorba la recepción de otros, paraliza nuestra inteligencia en ciertas direcciones.

No vamos a entrar ahora en las cuestiones verdaderamente radicales – ¡y las más sugestivas! – que suscita este enorme fenómeno que es el lenguaje. A mi juicio, esas cuestiones no han sido aún ni siquiera entrevistas, precisamente por habernos cegado para ellas el equívoco perpetuo oculto en esa idea de que el habla nos sirve para manifestar nuestros pensamientos.

- ¿A qué equívoco se refiere usted? No entiendo bien
- pregunta el historiador del arte.
- Esa frase puede significar dos cosas radicalmente distintas: que al hablar intentamos expresar nuestras ideas

Meillet aura beau trouver la langue basque aussi parfaite que cela lui chante, le fait est qu'elle a omis d'inclure dans son vocabulaire un terme pour désigner Dieu, et qu'il a fallu recourir à celui qui signifiait « seigneur de là-haut », *Jaungoikua*. Comme l'autorité seigneuriale a disparu depuis des siècles, *Jaungoikua* signifie aujourd'hui directement Dieu, mais nous devons nous replacer à l'époque qui s'est vue contrainte de se figurer Dieu comme une autorité politique et mondaine, comme un gouverneur civil ou quelque chose de ce genre... Précisément, ce cas nous révèle que, faute d'un nom pour Dieu, il était très difficile aux Basques de le penser : voilà pourquoi ils ont tant tardé à se convertir au christianisme, et le vocable indique qu'il a fallu l'intervention de la police pour leur inculquer l'idée même de divinité. Ainsi, la langue ne gêne pas seulement l'expression de certaines pensées; dans d'autres cas, elle perturbe leur réception et paralyse notre intelligence, lui interdisant certaines directions.

Nous n'allons pas aborder maintenant les questions véritablement fondamentales – et combien stimulantes! – soulevées par l'extraordinaire phénomène du langage. À mon avis, nous n'avons pas même encore entrevu ces questions, aveuglés par le perpétuel malentendu dissimulé dans cette idée selon laquelle la parole nous sert à manifester nos pensées.

– À quel malentendu faites-vous référence? Je ne comprends pas bien, a demandé l'historien d'art.

– Cette phrase peut signifier deux choses radicalement différentes : qu'en parlant, nous tentons d'exprimer nos

o estados íntimos, pero *sólo en parte* lo logramos, o bien, que el habla consigue *plenamente* este propósito. Como ven ustedes, reaparecen aquí los dos utopismos con que tropezamos antes al ocuparnos de la traducción. Y lo mismo aparecerán en todo hacer humano, según la tesis general que les invité a ensayar: « todo lo que el hombre hace es utópico ». Sólo este principio nos abre los ojos sobre las cuestiones radicales del lenguaje. Porque si, en efecto, nos curamos de pensar que el habla logra expresar *todo* lo que pensamos, nos daremos cuenta de lo que de hecho y con toda evidencia nos pasa constantemente, a saber: que, constantemente, al hablar o escribir *renunciamos* a decir muchas cosas porque la lengua no nos lo permite. ¡Ah, pero entonces la efectividad del hablar no es sólo decir, manifestar, sino que, al mismo tiempo, es inexorablemente renunciar a decir, callar, silenciar! El fenómeno no puede ser más frecuente e incuestionable. Recuerden ustedes lo que les pasa cuando tienen que hablar en una lengua extraña. ¡Qué tristeza! Es la que yo estoy sintiendo ahora al hablar en francés: la tristeza de tener que callar las cuatro quintas partes de lo que se me ocurre porque esas cuatro quintas partes de mis pensamientos españoles no se pueden decir bienamente en francés, a pesar de que ambas lenguas son tan próximas. Pues no se crea que no pasa lo mismo, bien que en menor medida, cuando pensamos en nuestro idioma: sólo el preconcepción contrario nos impide advertirlo. Con lo cual me veo en la terrible situación de provocar una segunda tormenta mucho más

idées ou nos états d'âme, mais que nous n'y parvenons *qu'en partie*, ou alors, que la parole atteint *pleinement ce but*. Comme vous le voyez, nous retrouvons là les deux utopismes sur lesquels nous avons buté à propos de la traduction. Et ils réapparaîtront dans toutes les sphères de l'activité humaine, puisque selon la thèse générale que je vous ai proposé d'adopter, tout ce que l'homme fait est utopique. Seul ce principe nous ouvre les yeux sur les questions fondamentales que pose le langage. Car si, en effet, nous nous guérissons de l'idée selon laquelle la parole parvient à exprimer *toute* notre pensée, nous nous rendrons compte de ce qui, de fait et de toute évidence, nous arrive continuellement, à savoir qu'en parlant ou en écrivant nous *renonçons* constamment à dire beaucoup de choses parce que la langue ne nous permet pas de les formuler. Mais alors, parler c'est non seulement dire, s'exprimer, mais aussi, inexorablement, renoncer à dire, taire, passer sous silence! Nul phénomène n'est plus fréquent et incontestable. Songez par exemple à ce qui vous arrive lorsque vous devez vous exprimer dans une langue étrangère. Quelle tristesse! Celle précisément que j'éprouve en ce moment en m'exprimant en français: la tristesse de devoir taire les quatre cinquièmes de ce qui me vient à l'esprit, car ces quatre cinquièmes de mes pensées espagnoles ne peuvent aisément être dites en français, malgré l'étroite parenté de ces deux langues. Eh bien, ne croyez pas qu'il n'en aille pas de même quand nous pensons dans notre langue, quoique dans une moindre mesure: seul le présupposé contraire nous empêche de nous en apercevoir. Ainsi, je me vois dans la terrible situation de devoir déclencher une deuxième

grave que la anterior. En efecto; todo lo dicho viene por fuerza a resumirse en una fórmula que ostenta francamente sus insolentes bíceps de paradoja. Es ésta: no se entiende en su raíz la estupenda realidad que es el lenguaje si no se empieza por advertir que el habla se compone sobre todo de silencios. Un ser que no fuera capaz de renunciar a decir muchas cosas, sería incapaz de hablar. Y cada lengua es una ecuación diferente entre manifestaciones y silencios. Cada pueblo calla unas cosas *para* poder decir otras. Porque *todo* sería indecible. De aquí la enorme dificultad de la traducción: en ella se trata de decir en un idioma precisamente lo que este idioma tiende a silenciar. Pero, a la vez, se entrevé lo que traducir puede tener de magnífica empresa: la revelación de los secretos mutuos que pueblos y épocas se guardan recíprocamente y tanto contribuyen a su dispersión y hostilidad; en suma, una audaz integración de la Humanidad. Porque, como Goethe decía: «Sólo entre todos los hombres es vivido por completo lo humano».

tempête bien plus grave que la précédente. En effet, tout ce qui a été dit doit forcément se résumer par une formule qui affiche clairement ses insolents biceps de paradoxe. La voici : on ne peut comprendre à sa racine la formidable réalité du langage qu'en commençant par observer que la parole se compose surtout de silencios. Un être incapable de renoncer à dire beaucoup de choses ne serait pas capable de parler. Et chaque langue est une équation différente de déclarations et de silencios. Chaque peuple, en effet, tait certaines choses *pour* pouvoir en exprimer d'autres. Car *le tout* serait indecible. D'où l'énorme difficulté de la traduction : celle-ci consiste à essayer de dire dans une langue précisément ce qu'elle tend à passer sous silence. Mais en même temps, on entrevoit ce que l'activité de traduire peut avoir de magnifique : la révélation des secrets mutuels que les peuples et les époques gardent réciproquement et qui contribuent tant à leur dispersion et à leur hostilité; en somme, une audacieuse réunion de l'Humanité. Car, selon les mots de Goethe : « Seul l'ensemble de tous les hommes constitue l'humanité<sup>3</sup>. »

3. La phrase continue ainsi chez Goethe : « et l'ensemble de toutes les forces, le monde » (*Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, VIII, trad. Blaise Briod revue par Bernard Lortholary, Paris, éd. Gallimard, Folio, 1999, p. 673). En allemand : « *Nur alle Menschen machen die Menschheit aus, nur alle Kraefte zusammengenommen die Welt.* »



porque esto es así, la ciencia moderna vive en perpetua polémica con el lenguaje. ¿Tendría esto algún sentido si el lenguaje no fuese de suyo un conocimiento, un saber que por parecernos insuficiente intentamos superar? No solemos ver con claridad cosa tan evidente porque desde hace mucho, mucho tiempo, la humanidad, por lo menos la occidental, no « habla en serio ». No comprendo cómo los lingüistas no se han detenido debidamente ante este sorprendente fenómeno. Hoy, cuando hablamos, no decimos lo que la lengua en que hablamos dice, sino que, usando convencionalmente y como en broma lo que nuestras palabras dicen por sí, decimos, con este decir de nuestra lengua, lo que nosotros queremos decir. Mi párrafo ha resultado un estupendo trabalenguas, ¿no es cierto? Me explicaré: si yo digo que « el sol sale por Oriente », lo que mis palabras, por tanto la lengua en que me expreso, propiamente dicen es que un ente de sexo varonil y capaz de actos espontáneos – lo llamado « sol » – ejecuta la acción de « salir », esto es, brincar, y que lo hace por un sitio de entre los sitios que es por donde se producen los nacimientos – Oriente. Ahora bien; yo no quiero decir en serio nada de eso; yo no creo que el sol sea un varón ni un sujeto capaz de actuaciones espontáneas, ni que ese su « salir » sea una cosa que él *hace* por sí, ni que en esa parte del espacio acontezcan con especialidad nacimientos. Al usar esa expresión de mi lengua materna me comporto irónicamente, descalifico lo que voy diciendo y lo tomo en broma. La lengua es hoy un puro chiste. Pero es claro que

parce qu'il nous semble insuffisant? En général, nous ne percevons pas clairement pareille évidence, car depuis longtemps, bien longtemps, l'humanité, du moins en Occident, « ne parle pas sérieusement ». Je ne comprends pas que les linguistes ne se soient pas arrêtés comme il se doit sur ce phénomène surprenant. Aujourd'hui, lorsque nous parlons, nous ne disons pas ce que dit la langue dans laquelle nous parlons, mais, utilisant par convention et comme par plaisanterie ce que nos mots disent en eux-mêmes, nous disons, avec cette manière de dire de notre langue, ce que nous-mêmes voulons dire. Mon paragraphe s'est transformé en un épouvantable imbroglio, n'est-ce pas? Je m'explique: si je dis que « le soleil se lève à l'Orient », ce que mes mots, et donc la langue *dans laquelle* je m'exprime, disent au sens propre, c'est qu'une entité de sexe masculin et capable d'actes spontanés – qu'on appelle « soleil » – exécute l'action de « se lever », c'est-à-dire de bondir, et cela dans le lieu par excellence où se produisent les naissances – l'Orient. Or, quand je parle de la sorte, je ne suis pas sérieux, je ne crois pas que le soleil soit un mâle, ni un sujet capable d'actes spontanés, ni que ce fameux « lever » soit une chose qu'il  *fasse*  de lui-même, et dans un lieu qui est spécialement celui des naissances. Quand j'utilise cette expression de ma langue maternelle, j'adopte une attitude ironique, je discrédite mon propos et le tourne en dérision. La langue n'est aujourd'hui que

hubo un tiempo en que el hombre indoeuropeo creía, en efecto, que el sol era un varón, que los fenómenos naturales eran acciones espontáneas de entidades voluntariosas y que el astro benéfico nacía y renacía todas las mañanas en una región del espacio. Porque lo creía, buscó signos para decirlo y creó la lengua. Hablar fue, pues, en época tal, cosa muy distinta de lo que hoy es: era hablar en serio. Los vocablos, la morfología, la sintaxis, gozaban de pleno sentido. Las expresiones decían sobre el mundo lo que parecía la verdad, enunciaban conocimientos, saberes. Eran todo lo contrario que una serie de chistes. Se comprende que en el viejo lenguaje de que procede el sánscrito y en el griego mismo conserven los vocablos « palabra » y « decir » – *brahman, logos* – un valor sagrado.

La estructura de la frase indoeuropea transcribe una interpretación de la realidad, para la cual lo que acontece en el mundo es siempre la acción de un agente sexuado. De aquí que se componga de un sujeto masculino o femenino y de un verbo activo. Pero hay otras lenguas donde la frase tiene una estructura muy distinta y que supone interpretaciones de lo real muy diferentes de aquélla.

Y es que el mundo que rodea al hombre no se presenta originariamente con articulaciones inequívocas. O dicho de modo más claro: el mundo, tal y como él se nos ofrece, no está compuesto de « cosas » radicalmente separadas y francamente distintas. Hallamos en él infinitas diferencias, pero estas diferencias no son absolutas. En rigor, todo es diferente de todo, pero también todo se parece un

pure plaisanterie. Mais il est clair qu'il fut un temps où l'homme indo-européen croyait, effectivement, que le soleil était un mâle, que les phénomènes naturels étaient des actes spontanés d'entités douées de volonté, et que l'astre bienfaisant naissait et renaissait tous les matins dans une région de l'espace. Parce qu'il croyait cela, il a cherché des signes pour le dire et il a créé la langue. Parler était donc, à cette époque, une chose bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui : c'était parler sérieusement. Vocables, morphologie et syntaxe jouissaient d'un sens plein. Les expressions disaient du monde ce qui semblait être la vérité, elles énonçaient des connaissances, des savoirs. Elles étaient tout le contraire d'une suite de plaisanteries. L'on peut comprendre que l'ancien langage dont procède le sanscrit et le grec lui-même conservent aux vocables « mot » et « parole » – *brahman, logos* – une valeur sacrée.

La structure de la phrase indo-européenne transcrit une interprétation de la réalité selon laquelle ce qui arrive dans le monde est toujours l'action d'un agent sexué. Voilà pourquoi elle est composée d'un sujet, masculin ou féminin, et d'un verbe d'action. Mais il existe d'autres langues où la phrase a une structure bien distincte, qui suppose des interprétations du réel très différentes.

Car originellement, le monde qui entoure l'homme ne se présente pas doté d'articulations sans équivoque. Ou pour le dire plus clairement : le monde tel qu'il s'offre à nous n'est pas composé de « choses » radicalement séparées et nettement distinctes. Nous y trouvons une infinité de différences, mais ces différences ne sont pas absolues. En toute rigueur, tout est différent de tout, mais tout ressemble aussi



poco a todo. La realidad es un « continuo de diversidad » inagotable. Para no perdernos en él tenemos que hacer en él cortes, acotaciones, apartados; en suma, establecer con carácter absoluto diferenciaciones que en realidad sólo son relativas. Por eso decía Goethe que las cosas son diferencias que nosotros ponemos. Lo primero que el hombre ha hecho en su frente intelectual con el mundo es clasificar los fenómenos, dividir lo que ante sí halla, en clases. A cada una de estas clases se atribuye un signo de su voz, y esto es el lenguaje. Pero el mundo nos propone innumerables clasificaciones y no nos impone ninguna. De aquí que cada pueblo cortase el volátil del mundo de modo diferente, hiciese una obra cisoria distinta, y por eso hay idiomas tan diversos con distinta gramática y distinto vocabulario o semantismo. Esa clasificación primigenia es la primera suposición que se hizo sobre cuál es la verdad del mundo; es, por tanto, el primer conocimiento. He aquí por qué, en un principio, hablar fue conocer.

El indoeuropeo creyó que la más importante diferencia entre las « cosas » era el sexo, y dio a todo objeto, un poco indecentemente, una calificación sexual. La otra gran división que impuso al mundo consistió en suponer que cuanto existe o es una acción – de aquí el verbo – o es un agente – de aquí el nombre.

Frente a nuestra paupérrima clasificación de los nombres – en masculinos, femeninos y neutros – los pueblos africanos que hablan las lenguas bantúes presentan otra riquísima: en alguna de éstas hay veinticuatro signos clasificadores – es decir, frente a nuestros tres géneros, nada

un peu à tout. La réalité est un inépuisable « continuum de diversité ». Pour ne pas nous y perdre, nous devons effectuer des coupes, définir des cotes, isoler des parties; en somme, établir de manière absolue des différenciations qui en réalité ne sont que relatives. C'est pourquoi Goethe disait que les choses sont des différences que nous posons nous-mêmes. La première action de l'homme dans sa confrontation intellectuelle avec le monde a été de classer les phénomènes et de diviser ce qu'il trouvait devant lui en classes. À chacune de ces classes on attribue un signe correspondant, voilà ce qu'est le langage. Mais le monde nous propose d'innombrables classifications sans nous en imposer aucune. Aussi chaque peuple a-t-il découpé ce volatile qu'est le monde de façon différente, exercé différemment son art de trancher; c'est pourquoi il existe des langues si diverses, avec différentes grammaires et différents vocabulaires ou sémantismes. Cette classification primordiale est la première hypothèse émise sur la nature de la vérité du monde; elle est, par conséquent, le savoir premier. Voilà donc pourquoi, au commencement, parler a été connaître.

menos que dos docenas. Las cosas que se mueven, por ejemplo, son diferenciadas de las inertes, lo vegetal de lo animal, etcétera. Donde una lengua apenas establece distinciones otra vuelca exuberante diferenciación. En Ewe hay treinta y tres palabras para expresar otras tantas formas diferentes del andar humano, del « ir ». En árabe existen cinco mil setecientos catorce nombres para el camello. Evidentemente, no es fácil que se pongan de acuerdo sobre el jorobado animal un nómada de la Arabia desierta y un fabricante de Glasgow. Las lenguas nos separan e incomunican, no porque sean, en cuanto lenguas, distintas, sino porque proceden de cuadros mentales diferentes, de sistemas intelectuales dispares – en última instancia –, de filosofías divergentes. No sólo hablamos en una lengua determinada, sino que pensamos deslizándonos intelectualmente por carriles preestablecidos a los cuales nos adscribe nuestro destino verbal.

Calló el lingüista y quedó con la punta de su aguda nariz señalando a un vago cuadrante del cielo. En las comisuras de sus labios parecía germinar y como ensayarse una sonrisa. Comprendí en seguida que aquella mente perspicaz era de las que caminan dialécticamente, dando un golpe a un lado y otro al opuesto. Como soy de la misma ganadería me complació descubrir el enigma que su discurso nos planteaba.

– Subrepticamente y con astuta táctica – dije – nos ha llevado usted ante el abismo de una contradicción, sin duda para hacérsola sentir con mayor viveza. Ha sostenido usted, en efecto, dos tesis opuestas. Una: que cada lengua

– Subrepticement, et avec une ingénieuse tactique, ai-je dit, vous nous avez menés devant l'abîme d'une contradiction, sans doute pour nous la faire sentir avec plus de

impone un determinado cuadro de categorías, de rutas mentales; otra: que los cuadros que constituyeron cada lengua no tienen ya vigencia, que los usamos convencionalmente y en broma, que nuestro decir no es ya propiamente decir lo que pensamos, sino sólo « maneras de hablar ». Como ambas tesis son convincentes, su conflagración nos invita a plantearnos un problema que hasta ahora no había estudiado el lingüista, a saber: qué hay de vivo y qué hay de muerto en nuestra lengua; qué categorías gramaticales siguen informando nuestro pensamiento y cuáles han perdido vigencia. Porque de cuanto nos ha dicho usted lo más evidente es esta proposición escandalosa que erizaría los cabellos de Meillet y de Vendryes: nuestras lenguas son un anacronismo.

— Efectivamente — exclamó el lingüista. Ésa es la cuestión que deseaba sugerir, y ése es mi pensamiento. Nuestras lenguas son instrumentos anacrónicos. Al hablar somos humildes rehenes del pasado.

notre pensée et lesquelles ont perdu leur actualité? Car de tout ce que vous nous avez dit, le plus évident est cette proposition scandaleuse qui hérisserait les cheveux de Meillet et de Vendryes<sup>1</sup> : nos langues sont un anachronisme.

— En effet, s'est exclamé le linguiste. C'est bien là le problème que je voulais soulever, et telle est ma pensée. Nos langues sont des instruments anachroniques. Lorsque nous parlons, nous sommes les humbles otages du passé.

1. Joseph Vendryes (1875-1960) : linguiste et celtologue français qui fut l'élève d'Antoine Meillet. Professeur à l'École pratique des hautes études, puis à l'université de Paris, il a notamment développé les notions de linguistique idiosynchrone et d'idiolecte.

Las versiones al alemán de mis libros son un buen ejemplo de esto. En pocos años se han hecho más de quince ediciones. El caso sería inconcebible si no se atribuye en sus cuatro quintas partes al acierto de la traducción. Y es que mi traductora ha forzado hasta el límite la tolerancia gramatical del lenguaje alemán para transcribir precisamente lo que no es alemán en mi modo de decir. De esta manera el lector se encuentra sin esfuerzo haciendo gestos mentales que son los españoles. Descansa así un poco de sí mismo y le divierte encontrarse un rato siendo otro.

Pero esto es muy difícil de hacer en la lengua francesa. Yo siento que mis últimas palabras en esta reunión sean involuntariamente agresivas, pero el tema de que hablamos las impone. Son éstas: de todas las lenguas europeas, la que menos facilita la faena de traducir es la francesa...

traduction. Et en effet, ma traductrice a forcé à l'extrême la tolérance grammaticale de la langue allemande pour transcrire précisément ce qui n'est pas allemand dans ma manière d'écrire. De cette façon, le lecteur adopte aisément une tournure d'esprit proprement espagnole. Ainsi, il se délasse un peu de lui-même, et cela le divertit de se retrouver autre pour un instant.

Pipe & Dolly Production 

Pipe & Dolly Production 

Pipe & Dolly Production 